



Jean Markale

Druïdes et Chamanes

Pygmalion

Jean Markale

DRUIDES ET CHAMANES

Éditions Pygmalion, 2005

INTRODUCTION

Démêler l'écheveau

Ce qu'on appelle le « millénarisme » est, sinon un lieu commun, du moins le fonctionnement absurde d'une tradition transmise de génération en génération qui veut absolument mettre des dates précises sur les moments les plus importants de l'évolution de l'humanité. L'an Mil a excité toutes sortes de frayeurs et de fantasmes qui se sont finalement révélés comme des aberrations de l'esprit. En a été de même pour l'an 2000, à cela près que cette entrée dans le troisième millénaire (résultant d'une chronologie parfaitement arbitraire !) a été marquée par la généralisation de la révolution électronique, mettant le monde entier à la portée de n'importe quel individu par la vertu d'une technique de plus en plus sophistiquée, sans que pour autant l'intelligence humaine en soit arrivée à un stade supérieur. Car l'homme du XXI^e siècle n'est pas plus intelligent que celui du Paléolithique supérieur, vers – 40 000 ; il dispose seulement de beaucoup plus d'informations et peut en quelques secondes calculer ce que son ancêtre préhistorique mettait des années et des siècles à concrétiser, pour ne pas dire à *rationaliser*. Il s'ensuit un sentiment de supériorité qui fausse tout jugement de valeur et surtout, vu le mélange d'informations diverses qui lui parviennent, un *confusionnisme* à peu près total, phénomène naturel dans lequel le cerveau humain, débordé de partout, n'arrive plus à faire le tri dans ce qu'il reçoit. D'où la tendance actuelle, renforcée par le succès d'une technologie unique – et surtout unificatrice, donc réductrice –, à privilégier une croyance aveugle en un adage vaguement panthéiste : *tout est dans tout*.

Or, cette belle certitude n'est qu'un leurre. *Tout n'est pas dans tout*, mais le *tout* (qu'il soit humain ou divin) ne peut être que la conjonction – et non pas l'addition – d'une infinité d'informations parcellaires, généralement indépendantes les unes des autres, donc uniques, qui donnent naissance à un ensemble, cohérent ou non, considéré, selon les cas et les circonstances, comme définitif ou provisoire. C'est alors qu'apparaît le danger du *syncrétisme* (qu'on pourrait facilement dénommer par dérision le *syncrétinisme*), ennemi mortel de la synthèse, laquelle n'est autre que le résultat d'une lente assimilation (on pourrait dire « digestion ») d'éléments hétéroclites et hétérogènes qui constituent une nourriture brute nécessaire à l'évolution – sinon à la survie – de l'esprit humain. Mais comme dans toute opération physiologique de ce genre, il y a nécessairement des déchets non assimilables. C'est le cas dans le domaine de la spiritualité, ou tout au moins de la métaphysique et de la religion considérée comme un ensemble socioculturel organisé et régi par des normes définies d'avance et surtout reconnues et acceptées par une collectivité déterminée. Par conséquent, dans ce *melting-pot* que constitue le brassage permanent des idées, des croyances et des convictions, des choses

s'imposent : il n'est pas bon d'ingurgiter des champignons reconnus comme mortels, pas plus qu'il n'est bon d'accepter n'importe quelle notion venue on ne sait d'où sous prétexte qu'elle est nouvelle et qu'elle pourrait déboucher sur des révélations inédites. L'esprit humain se meut à travers des paysages qui ne sont pas toujours favorables à son épanouissement.

Or, le *confusionnisme* actuel ne semble pas connaître de limites. Sous prétexte d'œcuménisme, on va tenter d'opérer une fusion entre le catholicisme romain, le protestantisme calviniste, l'orthodoxie byzantine et l'anglicanisme (qui n'est en fait qu'un catholicisme réformé !), sans se rendre compte des divergences fondamentales qui existent entre ces diverses confessions quant à l'interprétation de textes apparemment fondamentaux. De même, sous prétexte de revenir aux origines, on va s'efforcer de concilier les trois religions dites monothéistes, le judaïsme, le christianisme et l'islam, alors qu'aucune de ces confessions n'a la même approche du « divin », et qu'en dernière analyse, ce qu'on appelle le polythéisme n'est peut-être pas une « croyance en plusieurs dieux » mais simplement la lente dégénérescence d'un monothéisme primitif qui a fini par prendre les *représentations concrètes de la divinité unique* pour des entités isolées, douées d'une existence autonome. Alors qu'il ne s'agit que d'une matérialisation d'un concept spirituel intransmissible autrement que par des images concrètes.

Et que dire de cette mode actuelle qui consiste, pour un Occidental d'origine chrétienne, qu'il le veuille ou non, qu'il soit croyant, agnostique ou athée, à se faire bouddhiste ou hindouiste sans même réfléchir au fossé qui sépare la mentalité orientale de la mentalité occidentale ? Dans l'hindouisme et le bouddhisme, on se réfère à l'existence d'une âme collective qui se fondra ensuite dans le *nirvâna*, non pas le paradis à la mode chrétienne, mais l'unité retrouvée des êtres et des choses, tandis que dans le christianisme, le judaïsme et l'islam, on a foi en une âme individuelle responsable de ses actes, qui est destinée à rejoindre ce qu'on a souvent qualifié de « neuvième chœur des anges ». Les données sont donc profondément antinomiques et elles apparaissent inconciliables pour tout observateur impartial. On n'en finirait pas de dénoncer cette manie contemporaine de mélanger des sources hétérogènes, dépendant des conditions de vie dans un climat et une époque déterminés, ainsi que des contraintes sociologiques afférentes, dans l'espoir quelque peu démentiel de retrouver l'eau vive qui est à l'origine du monde et des êtres qui le peuplent.

Le seul point de référence est le mythe de la Tour de Babel. Dans l'opinion courante, cette anecdote largement répandue par l'*Histoire sainte*, est le juste châtement de l'orgueil humain face à la toute-puissance divine. Mais l'*Histoire sainte*, telle qu'elle est enseignée par l'Église romaine, en prend son aise avec le texte de la *Genèse*. On en fait l'origine de la différenciation des langues, donc de la dispersion des peuples, alors qu'il s'agit de quelque chose de plus tragique : l'éparpillement de la Révélation primitive en une multitude d'interprétations, la plupart du temps contradictoires et même antagonistes. Il faut citer le texte. Lorsque les hommes commencent à bâtir leur ville et la fameuse tour, Iahvé-Adonai descend contempler le spectacle et dit : « Maintenant, rien n'empêchera pour eux tout ce qu'ils préméditeront de faire ! Offrons, descendons et mêlons là leur lèvre (= langage) afin que l'homme n'entende plus la lèvre de son compagnon^[1]. » Le texte est très clair et, de ce fait, il est assez terrifiant, car il suppose une féroce défiance divine envers le genre humain, ce qui peut justifier les innombrables révoltes constatées tout au cours de l'Histoire, contre un Créateur injuste et jaloux de ses prérogatives^[2].

Ainsi, le langage n'est donc pas seulement une affaire de *vocabulaire* mais l'instrument d'une *compréhension* partagée par une collectivité, apparemment universelle autrefois, d'une réalité essentielle transmise et véhiculée par des mots. À partir de ce moment crucial, symbolisé par l'épisode de la Tour de Babel, l'humanité n'a plus accès à la totalité du message primitif. Elle n'en a plus que des fragments éclatés, mais chacun des participants de cette humanité prétend en détenir

totalité, ce qui explique assez bien les discussions et les guerres idéologiques ou sanglantes qui n'ont pas cessé de ravager la planète depuis des siècles, et qui se perpétuent au gré des jours.

Cette perte de la *Révélation primitive*, quelle qu'en soit la cause, divine ou humaine, est catastrophique. Elle a fait le malheur de l'humanité. Elle a dispersé le message originel et elle a caricaturé la « quête » de l'absolu, comme en témoignent les récits qui se rattachent au Cycle du Graal, où l'on voit tous les chevaliers lancés à la recherche de la Vérité une et indivisible se massacrer entre eux parce qu'ils ne se reconnaissent pas. Et surtout parce qu'ils ne savent plus ce qu'ils cherchent. La confusion est totale. Est-ce l'œuvre du Diable, celui qui, étymologiquement, se dressait en travers ? Il n'y a pas de réponse, mais une constatation : chacun croit détenir cette Vérité et est prêt à éliminer tous ceux qui n'adhèrent pas à sa propre vision de cette Vérité. Or, la Vérité est un jugement de l'esprit, un *raisonnement*, qui n'a rien de commun avec la Réalité, laquelle nous échappe constamment, comme l'a montré si habilement Platon dans la célèbre allégorie de la Caverne. Nous ne voyons que le reflet des réalités supérieures, autrement dit nous ne percevons que les *phénomènes* qui ne sont que les conséquences sensibles de ce que le philosophe prussien Kant appelait les *noumènes*, terme désignant cette Réalité ineffable, et finalement incompréhensible. Il faut alors se souvenir de ce que constatait, quelque peu amèrement, Jean-Paul Sartre : « Nous sommes des paquets d'existence jetés sur terre sans savoir comment ni pourquoi. » Position agnostique, bien entendu, à laquelle Sartre prétendait apporter une solution : « L'existence précède l'essence », ce qui veut dire que c'est l'être humain qui définit, par son action, son essence dans un perpétuel devenir.

Mais Sartre a oublié que *Dieu n'existe pas*. À y réfléchir, Dieu (nom commode, devenu commun, mais qui ne fait que désigner la Cause primordiale) n'existe pas, au sens étymologique du terme. *est*, et c'est nous qui existons, c'est nous qui, toujours étymologiquement, *sortons de*. On ne sait pas de quoi, mais le fait est là. Nous sortons de « quelque chose » et nous tentons de savoir de quoi il s'agit. Là est l'origine de tous les systèmes de pensée métaphysique, l'origine de toutes les religions. Et l'origine de toutes les guerres de religion, de toutes les intolérances, de tous les abus de pouvoirs, de toutes les spéculations sur la place de l'Homme et de son destin dans le cadre d'un univers inconfiné et, sinon illimité, du moins probablement infini, toujours au sens étymologique, « non fini », « non achevé », « non parvenu à sa perfection »... Le philosophe grec présocratique Héraclite, génie et promoteur – sinon inventeur – de ce qu'on appelle la Dialectique à trois termes (thèse, antithèse, synthèse), revivifiée par Hegel et complètement renversée par le matérialisme historique athée de Feuerbach et de Karl Marx, avait déjà compris que si tout est dans tout, rien n'est *identiquement* dans tout. C'est l'un des épigones aberrants de Platon, Aristote, maître à penser du Moyen Âge, relayé par Thomas d'Aquin, théologien officiel du Christianisme romain, qui a tout faussé en introduisant dans la pensée occidentale cette notion pernicieuse du « ce qui est faux n'est pas vrai, et inversement ».

Évidemment, la réaction contre cette doctrine arbitraire et restrictive ne s'est pas faite attendre, comme en témoignent les soi-disant « hérétiques » qui se sont succédé au cours des siècles jusqu'à nos jours. Mais, à présent, cette « réaction » s'opère dans tous les sens, et dans la confusion la plus totale. Oui, il faut retrouver le message originel, oui, il faut reconstituer la tradition primitive. Mais comment ? Là est toute la question. Quand Shakespeare fait dire à Hamlet : « *To be or not to be* », il savait parfaitement ce que cela signifiait. Mais la traduction française « être ou ne pas être » est un non-sens. Le verbe anglais *to be*, apparenté au gallois *bydd* et au breton *bed*, termes qui désignent « monde », un « monde organisé, visible, relatif », est l'équivalent du mot français « exister ». Il n'a jamais eu le sens d'*être*. Quand Hamlet pose cette célèbre question, il ne fait allusion qu'à la présence humaine dans le monde des relativités. L'*Être*, c'est bien autre chose. Et les « existants » de toutes les confessions ont beau prétendre détenir la Vérité, ils ne sont que des *Fous de Dieu* prêts à assumer et à concrétiser n'importe quel crime, au nom de ce Dieu (que celui-ci soit nommé Allah, Iahvé ou le Père Éternel), sans même savoir – ou sans même tenter de savoir – ce qu'est cette appellation arbitraire.

héritée du grec, comme l'a fort bien mis en évidence Georges Dumézil. Il n'est que l'image concrète d'une *entité divine* parfaitement abstraite, mais personnalisée et présentée sous des aspects anthropomorphiques. En définitive, dans notre pauvre vocabulaire, ce terme ne fait que désigner un Être Primordial innommable et inconnaissable.

D'ailleurs, ce « dieu » ne s'est jamais manifesté que par la voix des *existants*. Le Iahvé hébraïque nous est connu que par l'intermédiaire de Moïse – et de ceux qui ont écrit la *Genèse* et l'*Exode* sous son nom. Le Dieu des Musulmans ne nous est connu que par son prophète Muhammad, ou tout au moins par ceux qui prétendent avoir recueilli et transmis les paroles du « Maître », ce qui est loin d'être évident, puisque, dès la disparition du « prophète », ses descendants se sont entre-tués pour conserver le *leadership* de la nouvelle religion. Que dire, en plus, des *Rig-Veda* et autres écritures hindouistes ? Que dire également du prince indien Gautama, considéré comme l'initiateur d'un mouvement qu'on appelle bouddhiste, et qui n'est pas une religion, mais un système philosophique adapté aux populations extrême-orientales ? Il faut reconnaître que, seule, la religion chrétienne prétend que le Dieu incommensurable s'est manifesté dans la personne de Jésus-Christ. Encore faut-il savoir que tout ce que nous savons du Messie nous vient de témoins plus ou moins fiables qui ont écrit, cinquante ou cent ans après, les paroles qu'il aurait prononcées. On est en plein flottement artistique, à l'intérieur duquel s'agitent des personnages plus soucieux de leur bien-être matériel immédiat que du devenir spirituel de ceux à qui ils prétendent délivrer des passeports pour le Paradis.

Pourtant, la presque totalité des mythes et des légendes théogoniques insiste sur le fait qu'*autrefois* « en ce temps-là », c'est-à-dire dans le temps des origines, ce « dieu » (ou ces dieux) s'adressait directement aux humains et leur transmettait un message clair et net qu'ils comprenaient. La *Genèse* en est un exemple, mais elle est loin d'en être le seul témoignage. La plupart des traditions font mention d'un état primordial où le Créateur (ou le Démonstrateur) était en contact permanent avec ses créatures. Cela, bien avant l'événement mystérieux symbolisé par l'épisode de la Tour de Babel. Alors, dans ces conditions, comment ne pas supposer l'existence d'une Révélation primordiale malheureusement perdue ?

C'est pourquoi, depuis des siècles, en marge des dogmes établis par les religions institutionnelles, s'est développée une recherche, quelque peu désespérée, de cette tradition primitive considérée comme ayant réellement existé. Certes, depuis l'édit de l'empereur Théodose, en 382, qui établit le christianisme comme la religion officielle *et unique* de l'Empire romain^[4], la seule vérité était celle de l'Église, même si les options dogmatiques de celle-ci n'étaient pas encore bien définies. La formule « hors de l'Église, point de salut » s'appliquait intégralement, éliminant d'office toutes les tentatives d'interprétations diverses qui se manifestaient ici et là et qui étaient classées comme des « hérésies ». Le message évangélique, revu et corrigé dans le moule de la pensée gréco-romaine, avait acquis une valeur universelle et ne se discutait pas. Mais à partir de la Réforme, et surtout des réticences agnostiques du siècle des Lumières, la recherche métaphysique avait battu en brèche le « ce qui va de soi » imposé par l'Église. Il fallait trouver autre chose et explorer des domaines qui, jusque-là, avaient été interdits. Et l'époque romantique a donné le signal d'une recherche étendue à toutes les composantes d'une unité qu'on sentait confusément altérée et déformée par le dogmatisme chrétien.

Confusément... Voilà le terme qu'il convient d'employer. En effet, cette recherche, par suite d'un manque d'informations précises, s'est faite dans la confusion la plus totale, pour en arriver, au début des années 2000, à un mélange ahurissant de données hétéroclites non vérifiées, sinon selon des méthodes scientifiques du moins selon des critères solidement établis et une connaissance approfondie des plus anciens textes légués par les siècles passés. Et que faire quand les textes supposés ont été perdus ou quand ils n'ont jamais existé ? Se référer à une « Tradition » ? Certainement, mais laquelle ? C'est ainsi que fleurissent actuellement d'innombrables « sociétés de pensée », pour ne pas

dire « religions », dont les fondements, à l'analyse, ne reposent sur rien, sinon sur l'imagination de ceux qui prétendent en détenir les arcanes les plus confidentiels. C'est le cas du *druidisme*, cette religion des anciens Celtes (Gaulois ou autres), disparue depuis le IV^e ou le V^e siècle de notre ère, mais reconstituée arbitrairement – et seulement de façon conjecturale – par quelques intellectuels « illuminés » à partir du XVIII^e siècle, en Grande-Bretagne. Ce « néo-druidisme », puisqu'il faut l'appeler par son nom réel, n'a absolument rien de commun avec la religion vécue aux temps de l'indépendance celtique, au début de notre ère, et pour cause : cette religion interdisait l'usage de l'écriture et l'on ne possède aucun document autochtone authentique pour avoir le droit de la définir, tant par ses structures que par ses doctrines^[4]. Quelle que soit la bonne foi des « néo-druides » contemporains, quelle que soit la valeur de leurs recherches, il faut bien admettre que le druidisme, tout qu'il a été vécu pendant des siècles par une grande majorité de la population européenne, est perdu pour tout jamais et que toute tentative pour le faire renaître n'est qu'un jeu de l'esprit.

Cette incertitude concernant les anciens druides est due à un manque évident d'informations historiques sur les rituels qui devaient être en usage en ces lointaines époques. Mais, si l'on en croit les témoignages de l'Antiquité grecque et latine, les druides, qui enseignaient l'immortalité de l'âme et la renaissance dans une autre vie, étaient considérés comme des « philosophes », experts en sciences de l'univers, et des « mages » (*magi*), à la fois devins et opérateurs de pratiques magiques. Dans ces conditions, pour combler les vides d'une information incomplète, la tentation est forte de faire entrer en jeu la « sorcellerie », toujours plus ou moins vivante dans les traditions populaires. Cette sorte de prolongement quelque peu dégénéré de la magie primitive telle qu'elle était vécue et pratiquée dans cet *illud tempus*, ce temps lointain des origines, lorsque l'existant humain savait encore régir les mécanismes les plus mystérieux d'un monde en perpétuelle évolution. Or, la « sorcellerie » de personne ne sait exactement en quoi elle consiste, sauf ceux qui prétendent en détenir les secrets. Dans l'opinion courante, du moins en Europe occidentale, les sorciers de village ont la réputation d'être les héritiers à la fois des druides celtes et des « hommes médecine », c'est-à-dire des *chamanes* qui, au début du XXI^e siècle, sont toujours en activité dans le nord et le centre de l'Asie (malgré la soviétisation et les influences chrétiennes ou musulmanes), dans le nord de l'Europe (chez les Lapons) et, bien entendu, dans le Nouveau Monde, chez les Esquimaux et les derniers « Peaux-Rouges » rescapés du génocide déclenché par de bons chrétiens européens contre des Amérindiens qui ne demandaient rien d'autre que de continuer à vivre selon leurs traditions dans les vastes espaces qu'occupaient leurs ancêtres.

C'est dire que, malgré les apparentes ruptures et les révolutions idéologiques qui se sont succédées au cours des siècles, les antiques croyances et les cultes afférents ont la vie dure. « Une bonne partie du christianisme lui-même s'éclaire par l'étude des cultes qui l'ont précédé. Toute religion actuelle est en effet le dernier aboutissement d'une longue série de croyances et de rites, transmis de génération en génération depuis l'âge préhistorique, transformés, altérés, adaptés, mais survivant aux révolutions religieuses même les plus violentes. [...] Le paysan du XVIII^e, sinon du XX^e siècle, et le chasseur de l'âge de la pierre, qui vivait un ou deux millénaires avant l'ère chrétienne, ont plus d'idées communes qu'on ne le pense généralement. En effet, lorsque l'Église conquiert, du II^e au X^e siècle, les païens qui habitaient la Gaule, Gallo-Romains ou Barbares, elle se garda bien de heurter de front, avant d'être toute-puissante, les croyances de l'époque ; presque toujours, elle se contenta de les assimiler tant bien que mal à sa propre doctrine. Pour s'imposer aux païens, le christianisme se teinta de paganisme, il devint païen, peut-on dire ; et doit-on s'en étonner ? L'Église primitive ne fut-elle pas composée d'une réunion de païens ? Or, les nouveaux convertis ne dépouillèrent pas, du jour au lendemain [...] ni leur hérédité, ni leur culture intellectuelle et morale ; ils apportèrent donc au christianisme leurs façons de penser, et consciemment ou inconsciemment, une partie de leurs préjugés, de leurs anciennes croyances, de leurs rites traditionnels^[5]. »

C'est donc dans cette direction qu'il faut hardiment s'engager : explorer les traditions occidentales tant populaires et orales que littéraires (dans la mesure où ces sources littéraires peuvent être considérées comme fiables), en ne négligeant aucun élément d'information. Mais c'est un exercice périlleux, car une telle démarche risque de déboucher sur un confusionnisme à travers lequel il sera impossible de tracer les grandes lignes d'une tradition authentique. Il est donc nécessaire de trier les informations venues de toutes parts et de les analyser de façon à en tirer le maximum de profits. Et ce n'est pas facile. Si le christianisme, d'origine sémitique mais diffusé à travers la philosophie grecque (en fait *hellénistique*) et le rationalisme romain, a récupéré des éléments antérieurs, il doit en être de même pour ce qu'on appelle le « druidisme », terme scientifique assez récent qui désigne une religion institutionnelle incontestablement de structure indo-européenne. Ce « druidisme », religion des Celtes historiquement prouvée en Occident à partir des environs de l'an 500 avant notre ère, a dû lui aussi absorber et intégrer des éléments appartenant à des croyances et des rituels provenant de la Préhistoire, notamment de l'époque mégalithique, de l'Âge du Bronze, et des périodes qu'on considère maintenant être « proto-celtiques », sans aucune autre précision que la présence des fameux « champs d'urnes » qui sont à peu près l'unique témoignage sur lequel on peut s'appuyer sans crainte de délire.

C'est alors qu'intervient fatalement le rôle réel – ou imaginaire – de cet étrange phénomène classé sans doute arbitrairement, comme étant le « chamanisme », ensemble de pratiques rituelles, magiques et psychiques, qui paraît avoir dominé non seulement l'Europe du Nord, mais la grande plaine nord-asiatique et, par extension, l'aire spécifique des Amérindiens qui, on le sait, sont des Asiates ayant franchi le détroit de Béring à une époque où la banquise reliait les deux continents. Ce « chamanisme » est sans aucun doute quelque chose de très ancien et de très répandu. Mais il consiste en un ensemble de croyances, de rituels et de techniques relevant de la magie, ou même de la médecine, et n'a jamais été une *religion*, au sens strict du terme, avec une tradition ancestrale, orale ou écrite, des dogmes, une hiérarchie et des institutions dûment établies. Par contre, le *druidisme* l'a été, c'est incontestable même si les informations le concernant sont fragmentaires, une *religion institutionnelle* de type indo-européen, ayant des points communs avec le brahmanisme et la religion primitive des Romains.

Il est impossible en effet de séparer le druidisme, ou du moins ce que l'on en connaît, du contexte indo-européen. C'est une religion qui a été apportée par des immigrants venus, en vagues successives, des plaines de l'Asie centrale, mais surtout des rives de la Mer Noire, cette région où les Grecs plaçaient le pays des mystérieux Cimmériens^[6], considérés comme des êtres fabuleux, habitant des domaines souterrains, et dans lequel, selon l'*Odyssée*, se trouvait l'une des entrées de l'Autre Monde. Mais pourquoi ne pas admettre qu'en émigrant vers l'ouest, cette religion indo-européenne primitive ne se serait par chargée d'éléments étrangers empruntés aux populations aborigènes ?

Certains sont allés très loin dans ce refus de toute influence allogène, se voilant volontiers la face devant les réalités du terrain, et rejetant en bloc « tout le fatras d'hypothèses sur l'origine préceltique ou non celtique des druides, les suppositions ou supputations sur leur parenté avec les chamanes de Laponie et de Sibérie » qui ne sont que « néant intellectuel et inintelligence pure^[7] ». Il est vrai que depuis Fabre d'Olivet et ses aberrantes rêveries, reprises au début du XX^e siècle par le soi-disant occultiste Édouard Schuré, on a, dans certains milieux spécialisés, affirmé avec force – et contre toute raison – que ce sont des druides partis d'Occident qui auraient été les fondateurs de la religion brahmanique de la plaine du Gange. Il est également vrai que le celtisant Julius Pokorny a consacré sa vie universitaire à tenter de prouver que les langues celtiques sont d'origine « hamitique », autrement dit apparentées à la langue berbère^[8]. Il fallait donc réagir et revenir au point de départ : une religion indo-européenne teintée d'éléments divers empruntés aux peuples conquis pacifiquement ou par les armes dans un Occident déjà riche en traditions millénaires.

Car, en ce domaine, on se prouve plongé dans la confusion la plus totale, au mépris des plus élémentaires précautions d'emploi de la méthode comparative. Il est cependant une indéniable constatation historique : le *druidisme* a disparu depuis presque vingt siècles, tandis que le *chamanisme*, quelles que soient ses formes, quelles que soient ses dégénérescences probables, est toujours une réalité vécue au début du troisième millénaire. Il ne s'agit donc pas d'établir une *identification* entre ces deux systèmes de pensée, mais seulement d'en examiner les ressemblances et les différences.

Qu'il y ait eu interférences entre les pratiques du *chamanisme* et celles du *druidisme*, cela paraît évident au premier abord, puisque les *chamanes* ont précédé les *druides* et qu'ils existent encore de nos jours. Mais une constatation s'impose d'emblée : les Druides ne sont pas des Chamanes et les Chamanes ne sont pas des Druides. Ces derniers sont des *prêtres*, appartenant à une classe sacerdotale organisée et hiérarchisée ; les *Chamanes* ne sont que des opérateurs isolés au sein d'une société, mais cependant dépositaires d'une tradition transmise depuis des siècles de bouche à oreille. Cependant, malgré cette différence fondamentale, druides et chamanes « fonctionnent » dans les mêmes domaines et naviguent en quelque sorte dans les mêmes eaux. C'est pourquoi, en désaccord total avec certains celtisants qui se prétendent – de leur propre chef – les seuls autorisés à parler de la religion druidique considérée sous l'unique héritage indo-européen, il importe d'explorer le vaste et nébuleux domaine où se sont rencontrés – et même souvent confrontés – les anciens Druides et les étrangers « hommes médecine » que sont encore et toujours les Chamanes.

I

-

Les sources

Les Celtes, avant l'introduction du christianisme, n'ont jamais écrit leur histoire ni leurs traditions les plus anciennes. Quels que soient les buts réels de l'interdiction de l'écriture par les druides, il faut bien reconnaître que la civilisation celtique, avec toutes ses variantes, est d'essence purement orale. Il en est de même pour le *chamanisme*, qui a toujours été *vécu* dans des cadres socioculturels parfois très différents et qui n'a été vraiment connu que par des enquêtes ethnologiques, à partir de la fin du XIX^e siècle, et surtout au cours du XX^e siècle, notamment par les études extrêmement approfondies d'un Mircea Éliade, qui demeurent, jusqu'à ce jour, les sources les plus fiables d'une civilisation reposant sur des coutumes et des traditions transmises de génération en génération, par la voie orale, donc insaisissables. C'est dire la complexité du problème soulevé par toute tentative de compréhension de phénomènes comme le druidisme ou le chamanisme. Et pourtant, contrairement à ce qu'on pourrait croire, les informations sur ce sujet sont innombrables. Le tout est non seulement de les collecter, alors qu'elles sont dispersées à travers quantité de documents d'origines diverses, mais de les soumettre à une analyse comparative d'une rigueur absolue afin de se garder d'une interprétation abusive d'éléments incomplets et surtout d'une tendance à compenser certaines lacunes par les excès d'une imagination débridée qui risque de conduire aux pires aberrations de l'esprit.

Les sources les plus classiques et donc les plus couramment utilisées en ce domaine sont évidemment les sources écrites, tant historiques – ou soi-disant telles ! – que littéraires, mythologiques, ou simplement ethnographiques. Mais, à notre époque marquée par la primauté de l'*écrit* (en attendant la primauté de l'*image*, ce qui ne saurait tarder), que penser de la fiabilité de documents fixés, pour ne pas dire *figés*, dans l'écriture ? « Nous connaissons les noms de quelque cent cinquante auteurs grecs de tragédies, mais en dehors de quelques fragments cités çà et là par divers auteurs et des anthologistes grecs et romains de basse époque, il ne nous reste les pièces que de trois auteurs, des Athéniens du V^e siècle avant J. -C. Mais ce n'est pas tout. Eschyle a écrit quatre-vingt-deux pièces, nous n'en avons que sept complètes ; Sophocle en aurait écrit cent vingt-trois, dont il ne reste que sept ; et nous pouvons lire dix-neuf des quatre-vingt-deux œuvres d'Euripide. Ce que nous lisons, en outre, si nous lisons le texte grec original, est une version laborieusement corrigée à partir des manuscrits médiévaux, généralement du XII^e au XV^e siècle de notre ère, le résultat final d'un nombre inconnu d'opérations de copie, toujours susceptibles de transcriptions erronées^[9]. » Et comme la civilisation grecque, de toute évidence, repose sur l'écrit, qu'en est-il des civilisations qui n'ont pu

connu – ou qui ont refusé – l'écriture, et que l'on ne connaît guère que par les témoignages de leurs contemporains ? Le problème posé débouche sur d'insondables abîmes.

Car quel crédit peut-on accorder à ceux qui ont prétendu transmettre des informations essentielles sur une « culture », sur une « religion », sur une « tradition » ? La Bible hébraïque, rédigée peu avant l'ère chrétienne, n'est qu'une réécriture de données traditionnelles plus anciennes remises au goût du jour. Les Évangiles, canoniques ou non, ont été rédigés (en langue grecque) une centaine d'années après la mort du Christ d'après diverses sources (en latin, cela se dit *secundum*, « selon... »). Et quand on sait que ces récits évangéliques ont été écrits pour servir d'illustrations aux Épîtres de saint Paul (l'authentique fondateur du christianisme), on peut se poser d'innombrables questions qui ont toutes les chances de demeurer sans réponse. Ce flou artistique peut conduire à n'importe quelle interprétation abusive ou tendancieuse. Ce que l'on sait des Celtes, et donc de leurs druides, se trouve seulement dans les textes irlandais du Moyen Âge, rédigés par des moines qui étaient certes des Celtes, mais complètement christianisés, et par les historiographes grecs et latins, les contemporains incontestables des druides.

C'est dire la méfiance dont il convient de s'entourer à ce propos. Car, « les passages des auteurs grecs ou latins relatifs aux religions barbares méritent en général peu de créance ; même quand ce ne sont pas des documents de seconde main et qu'ils émanent de contemporains, il faut se rappeler qu'ils nous transmettent presque toujours non pas des faits scientifiquement observables, mais plutôt l'impression produite par des cérémonies de sauvages sur des gens qui se considéraient à un titre comme très civilisés. [...] On sait aussi que les Romains avaient la manie d'assimiler à leurs propres dieux ceux des autres peuples : or l'application de cette méthode, parfois féconde en résultats heureux, leur induisait souvent en de lourdes erreurs pareilles à celles que commettaient les hommes du XV^e et du XVII^e siècle, lorsqu'ils voyaient dans toutes les religions sauvages des déformations de la révélation primitive et des caricatures du Catholicisme. [...] De plus, les anciens étaient fort mal renseignés sur les religions des peuples étrangers, même des peuples conquis. Car il n'est rien qu'un homme dissimule avec plus de soin que ses croyances et ses rites à un homme d'une autre race⁽¹⁰⁾ ». On pourrait en dire autant des missionnaires et autres ethnologues des XIX^e et XX^e siècles qui ont exploré sans mettre en doute leur bonne volonté, les coutumes et les croyances des « sauvages » qu'ils visitaient et qu'ils auraient voulu convertir, sinon à la « vraie religion », du moins au rationalisme ambiant.

Dans ces conditions, ne faudrait-il pas abandonner toute prétention à connaître ce qu'étaient réellement le druidisme de l'Âge du Fer (de - 500 à + 300) et quelles étaient les différentes étapes de ce qu'on appelle le chamanisme, ces deux traditions étant purement orales et n'étant répertoriées que par des enquêtes ou des observations extérieures ? Certainement pas. Au cours du XX^e siècle, les sciences auxiliaires de l'Histoire ont fait des progrès considérables qui aident à comprendre les récits historiques ou légendaires, par lesquels des civilisations disparues ou méprisées ont accédé à une certaine lumière. En effet, en dehors de l'Histoire, il y a l'Archéologie, la Toponymie, l'Onomastique, la tradition orale dite « folklorique », et aussi, élément déterminant, science toute nouvelle mais riche en informations, la « Climatologie », c'est-à-dire l'étude systématique des climats à travers les millénaires qui ont précédé notre époque.

1. L'archéologie et ses sciences auxiliaires

Grâce à des observations qui débordent du cadre purement géologique de base, on peut, par de nouvelles méthodes scientifiques incontestables, en arriver à cerner les changements climatiques qui se sont succédé pendant la Préhistoire, notamment en cette période qu'on appelle le Néolithique, entre – 8000 et – 2000. On s'aperçoit alors que les multiples migrations de peuples, repérables par les dépôts archéologiques, ont été conditionnées la plupart du temps par des phénomènes d'ordre climatique. Ces déplacements de populations paraissent avoir « leurs origines dans des régions excentrées par rapport à l'Europe tempérée. Sous nos climats, de légères fluctuations n'affectent pas le milieu de manière considérable. Situation fort différente dans les zones steppiques ou septentrionales, où quelques années de perturbations ou de sécheresse peuvent rompre de manière irrémédiable l'équilibre de nos activités humaines, contraignant les peuples à prendre la route vers des contrées plus favorables ». D'ores et déjà, on peut dissocier deux types de comportements : des conditions radicalement défavorables entraînent des migrations de groupes entiers, avec femmes, enfants, armes et bagages. À l'inverse, les phases de climat optimal génèrent des surpopulations, des déséquilibres démographiques, la constitution de contingents de guerriers conquérants qui iront porter le dynamisme de leur groupe initial au-delà des frontières^[1] ». C'est dire l'importance de cette climatologie quant à la connaissance des peuples les plus anciens et de leurs déplacements, lesquels ne sont pas sans influence sur leurs cultures et leurs traditions.

Certes, à cause de l'éloignement dans le temps, il est très difficile de savoir de façon précise quels ont été les variations climatiques au cours de ce qu'on appelle la Préhistoire, mais les méthodes d'investigations scientifiques récemment mises au point permettent cependant de dater approximativement les grandes étapes de l'histoire de la Terre et par conséquent de ceux qui l'ont peuplée. La climatologie, concurremment avec la dendrologie et la datation par le carbone 14, vient donc au secours de l'archéologie, de l'anthropologie et, en définitive, de l'Histoire proprement dite.

On sait avec certitude que le « druidisme » était la religion des anciens Celtes, et que ceux-ci constituaient une branche des peuples primitifs qu'on classe comme indo-européens d'après leur filiation linguistique et leur organisation sociale^[2]. Depuis de longues années, tous les historiens – les préhistoriens – étaient d'accord sur un point : le berceau des Celtes consiste en un triangle compris entre la Bohême, le Harz et les Alpes autrichiennes, avec comme centre archéologique incontestable le site de Hallstatt qui a donné son nom à la première civilisation de l'Âge du Fer. Cette localisation est confirmée par de nombreuses trouvailles archéologiques, mais on s'aperçoit que ce triangle idéal n'a été qu'une étape pour la civilisation celtique et que celle-ci n'est en fait que le résultat de migrations venues d'ailleurs.

Il semblerait que l'étape précédente la plus marquante, vers le milieu du Néolithique, de la migration des peuples qui allaient devenir, selon la terminologie actuelle, des « Proto-Celtes », doit se situer sur le rivage nord de la Mer Noire, du côté de la Crimée, mais plus à l'intérieur des terres dans les steppes du pays des Kurgans. On notera d'une part que cette zone est limitrophe de celle qui sera occupée par d'autres peuples qui allaient bientôt se différencier en Scythes et Sarmates, et d'autre part une curieuse parenté d'appellation entre le nom actuel de la Crimée, dérivé de celui des anciens Hyperboréens ou Cimmériens signalés par Hérodote (« Les Hyperboréens et les Cimmériens, chassés par les Scythes, étaient riverains de la mer ») et également par Homère dans l'*Odyssée*, mais localisés plus au nord, en fait sur les rivages de la Baltique : « Nous atteignons la passe de l'océan aux profondes courants où les Cimmériens ont leur pays, leurs villes. Ce peuple vit sous les nuées, sous les brumes que jamais les rayons du soleil n'ont percées. Sur ces malheureux pèse une nuit funèbre. » Plin

L'Ancien prétend que, dans leurs régions, « il y a des jours de six mois » et par conséquent des nuits également de six mois. Tout cela ressort des vieilles légendes grecques centrées à Delphes qui racontent que le dieu Apollon, après sa naissance, était parti chez les Hyperboréens sur un char conduit par des cygnes. Au VI^e siècle avant notre ère, le poète Pindare qualifie le peuple des Cimmériens de « millénaire » et affirme qu'il est sacré, protégé de la maladie, de la vieillesse, de la fatigue et des guerres. Autrement dit, il s'agirait d'une sorte d'Autre Monde tout à fait conforme aux traditions celtiques d'Irlande, monde que vient visiter à intervalles réguliers un dieu de la lumière, qui rejoint les antiques traditions concernant le mystérieux sanctuaire mégalithique de Stonehenge en Grande-Bretagne.

Or, ces Cimmériens, plus ou moins mythiques, ne sont pas sans rappeler le nom biblique de *Gomer* ainsi que, ultérieurement, celui typiquement celtique des *Cimbres* (peuple qui est pourtant incontestablement d'origine germanique, comme celui des *Teutons* d'ailleurs), que l'on retrouve dans le nom générique que se sont donné beaucoup plus tard les Gallois, *Cymri*, terme provenant d'un ancien *Com-broges*, signifiant « du même pays ». On peut toujours rêver et formuler les hypothèses les plus folles, mais il faut bien avouer que tout cela fourmille de coïncidences difficiles à éliminer. Il semble que la mémoire de l'humanité ait conservé bien des éléments archaïques qui n'ont été transcrits que sous une forme symbolique, mais que les récentes découvertes archéologiques viennent singulièrement authentifier.

D'ailleurs, sans aller chercher dans les mythes, ou dans ce qu'il en reste de ces époques lointaines, on peut se livrer à des conclusions qui pour paraître hasardeuses n'en sont pas moins étayées sur des réalités. En effet, quand on examine en profondeur les structures essentielles de la société celtique, notamment à travers les coutumes les plus archaïques conservées dans les traditions de l'Irlande médiévale, on découvre avec une certaine stupéfaction qu'elles sont toutes héritées d'une situation très ancienne, pastorale et nomade, qui peut facilement s'expliquer par la présence de ces populations dans les steppes du pays des Kurgans.

En effet, si les Gaulois continentaux du temps de César – et dans une moindre mesure les Bretons de l'île de Bretagne – avaient évolué considérablement au contact des Méditerranéens, découvrant la propriété foncière individuelle, une agriculture très performante et une évidente sédentarisation, les Irlandais, qui n'avaient pas subi ces influences et qui resteront toujours en dehors de l'Empire romain, avaient conservé, même après la christianisation, bon nombre d'éléments relevant d'un stade très archaïque de leur civilisation. Les frontières entre les diverses communautés – pompeusement appelées royaumes ! – sont très floues et peuvent varier du jour au lendemain^[13]. Il n'y a pas de possession individuelle des terres. La seule richesse consiste en troupeaux (ovins, bovins, porcins)^[14]. Les villes sont inexistantes (elles ne sont que des résidences royales ou des forteresses refuges en cas de danger) et les rapports entre les membres d'une communauté sont établis selon les modalités d'un contrat de cheptel, quand le « vassal » se voit confier la responsabilité d'un troupeau appartenant à un « suzerain », c'est-à-dire en fait à une collectivité dont le suzerain, un chef élu et non héréditaire, n'est que le répartiteur des richesses potentielles appartenant à une communauté liée par des traditions ancestrales qu'on ne met jamais en doute, par des rapports familiaux, par des contrats entre divers clans et également par des coalitions d'intérêts, même si celles-ci ne sont que provisoires^[15].

C'est dire l'importance de cette localisation d'un noyau primitif de pré-Celtes ou de proto-Celtes (aucune appellation n'est vraiment valable) dans ces steppes avoisinant la Mer Noire, en contact d'une part avec le Proche-Orient, et d'autre part avec les peuples de la grande plaine nord-asiatique. Tout part de là. Il semble que tous les historiens, archéologues et anthropologues contemporains soient d'accord pour placer dans cette région occupée par les Kurgans l'origine de cette civilisation qui deviendra « celtique » par la suite, et par conséquent de leur religion, le druidisme, religion nettement

indo-européenne dans ses fondements, mais qui était déjà différenciée par rapport au noyau primitif. Et les migrations de la Mer Noire à l'Atlantique de ces peuples inconnus, migrations dues autant à des conditions climatiques (recherche de pâturages) ou à des pressions de plus en plus constantes d'invasions d'envahisseurs nomades voisins (Scythes et Sarmates) qu'à des accroissements considérables des populations, vont se dérouler vers l'Occident en plusieurs vagues qui sont difficilement repérables dans le temps, mais qui n'en sont pas moins prouvées par l'archéologie et la toponymie.

L'une de ces vagues est certaine et incontestable : elle suit la vallée du Danube, comme en témoignent les dépôts archéologiques et bien souvent les noms de lieux, comme le Danube lui-même (*Tanaos*, où l'on retrouve le nom de la déesse primordiale des Celtes, *Dana* ou *Dôn*), ou encore le nom de la Bohême, provenant de celui du peuple celte des *Boiens*, et les appellations de certaines villes comme Ratisbonne (« forteresse avec remparts ») et Vienne (*Wien*, ancienne *Vindobonna*, « rempart blanc »). Sans parler des correspondances qu'on pourrait établir entre le nom de la *Dana* celtique avec les appellations actuelles de fleuves comme le Don et le Donetz. Ce qu'on appelle la « Celtique danubienne » a été une des étapes fondamentales de cette civilisation issue de l'est et convergeant vers l'Atlantique, et elle a laissé des traces très anciennes et incontournables. Cet itinéraire est sans aucun doute le plus naturel et le plus logique, le lieu de passage idéal si l'on veut expliquer les migrations vers l'ouest des populations nomades issues du Kouban.

Ces traces, tant archéologiques que toponymiques, sont donc réparties dans toute la vallée du Danube, avec des prolongements dans les pays avoisinants, notamment dans le nord de la Roumanie dans les Carpates – et même dans le sud de la Pologne, en Serbie, en Hongrie, dans une zone assez fertile où les anciens nomades ont pu se fixer sur des terres riches en *læss* et se mêler à des populations autochtones déjà sédentarisées et converties au mode de vie néolithique, c'est-à-dire à la culture des céréales et à l'élevage dit intensif sur des surfaces limitées mais toujours verdoyantes. Comme ces migrations s'étalent sur un très court laps de temps (la civilisation néolithique, issue du Moyen-Orient, se répandant à peu près sur un kilomètre par an en direction de l'ouest), cette vallée danubienne a été une sorte de *melting-pot* où se sont fondues les traditions les plus hétéroclites, celles des chasseurs-cueilleurs du Paléolithique, celles des premiers agriculteurs sédentaires, celles des pasteurs nomades surgis des steppes de l'Asie centrale.

C'est ainsi qu'on a pu situer le domaine primitif des Celtes en plein cœur de l'Europe, dans un triangle formé par la Bohême, le Harz et les Alpes autrichiennes. Et les indices de cette civilisation qui a vu apparaître l'usage du fer, métal remplaçant peu à peu le cuivre et l'étain, bases de l'alliage qu'on nomme « bronze », se trouvent concentrés autour du site de Hallstatt, à 450 mètres d'altitude au bord d'un lac très profond, au nord des Alpes. C'est là que fut découverte en 1824, et fouillée minutieusement pendant près d'un siècle, une vaste nécropole située à quelque 400 mètres au-dessus du village actuel. Elle s'est révélée d'une incroyable richesse en ornements (notamment en or) et en mobilier qui témoignent d'un stade de civilisation particulièrement raffiné. Cette nécropole correspond à une population locale très dense qui ne peut s'expliquer que par la présence d'une richesse prodigieuse : le sel gemme (qui explique d'ailleurs le nom allemand de *Hallstatt*). Les mines ont été exploitées dès le VII^e siècle avant notre ère, avec des dizaines de kilomètres de galeries creusées par des mineurs qui s'éclairaient au seul moyen de brindilles tenues entre les dents, à une altitude qui va de 800 à 1200 mètres. Et, ce que l'on peut remarquer, c'est que ce cimetière contient seulement un quart de tombes de guerriers, la majorité appartenant à une population nettement ouvrière.

Cela pose des problèmes quant à l'identification des populations qui ont travaillé sur ce site. Incontestablement, les objets découverts prouvent l'existence d'une première civilisation de l'Âge du Fer, celle qu'on a précisément et fort justement qualifiée de « civilisation de Hallstatt », et qui e

nettement celtique par l'inspiration, les motifs et les techniques. Alors, qui étaient ces gens laborieux, qui n'étaient plus des nomades et certainement pas des agriculteurs ? La réponse la plus rationnelle est celle-ci : des peuples venus du Kouban par la vallée du Danube, qui se sont mêlés à des autochtones et qui ont exploité comme il convenait les richesses naturelles d'un pays peu propice à la culture.

Car le sel, surtout en plein cœur de l'Europe continentale, conférait à ceux qui l'exploitaient non seulement une richesse matérielle, mais un pouvoir presque absolu sur les populations avoisinantes. Le sel est un ingrédient indispensable pour la conservation des aliments et comme complément alimentaire dans la nourriture des troupeaux. Cela explique assez bien la richesse des exploitants de Hallstatt et des alentours, et justifie pleinement l'expansion de ceux-ci au cours des siècles suivants vers l'Allemagne rhénane des confins les plus occidentaux de l'Europe. Là encore, les découvertes archéologiques en Allemagne de l'Ouest et dans l'est de la France mettent en évidence la richesse et la puissance de ces envahisseurs – classés comme Celtes – dans un vaste territoire qui englobe le bassin du Rhin, celui de la Saône, voire une partie de celui de la Seine. En fait, plus on étudie l'Histoire, l'Préhistoire et l'Archéologie, plus on s'aperçoit que *tous les Celtes* sont venus en Occident franchissant le Rhin. Et cela donne raison à tous ceux qui prétendent que les Celtes étaient d'origine alpiennes, même si certains d'entre eux, butant contre la Mer du Nord, la Manche et l'Océan Atlantique, sont devenus des marins malgré eux, allant même jusqu'à envahir les îles Britanniques.

Mais cet itinéraire par la vallée du Danube n'a pas été le seul emprunté par ces anciens peuples nomades des steppes de la Russie méridionale. Des découvertes archéologiques récentes, jointes à des projections sur les climats de ces époques lointaines et à une datation plus précise des objets récoltés lors des fouilles, font apparaître qu'il y a eu au moins une autre migration vers le nord, plus précisément vers la Baltique, ce qui semble en accord avec toutes les traditions concernant les Hyperboréens vivant dans des brumes obscures et détenteurs d'une autre richesse, celle de l'ambre récolté dans la Baltique, et qui, comme le sel, constituait une monnaie d'échange imparable. Et c'est sur le territoire constituant actuellement le nord de la Pologne et les États baltes que semble s'être constitué un noyau de populations « pré-celtiques » qui ont eu des contacts prolongés avec des peuples du nord, notamment avec les Finno-Ougriens venus des immensités de la Sibérie, héritiers d'une tradition certainement millénaire, tant sur le plan de l'élevage des troupeaux que sur un plan socioculturel et religieux. Car la Sibérie a été, il faut bien le dire, le berceau de ce qu'on appelle le chamanisme, et se trouve encore à l'heure actuelle la région du monde où le chamanisme est le plus actif et le plus vivace. C'est pourquoi il est d'une extrême importance de considérer ce noyau « baltique », émigré ensuite vers l'ouest, comme une sorte de creuset où s'est forgée une réflexion religieuse ou spirituelle qui a influencé de façon définitive l'évolution de la religion druidique primitive des Celtes en Occident.

Il est en effet impossible de prétendre qu'une idéologie – religieuse ou autre –, quelle que soit sa puissance originelle, puisse conserver toutes ses caractéristiques essentielles lorsqu'elle se trouve confrontée à d'autres idéologies. Certes, les structures de base demeurent, mais l'adaptation de ces structures au milieu d'une société différente suppose une évolution, sinon une synthèse, ou au pire un syncrétisme, comme le démontre l'exemple du christianisme implanté en Amérique latine parmi des populations d'origine amérindienne et africaine, ce qui a engendré des croyances et des rites partiellement conformes à l'orthodoxie romaine primitive mais cependant fidèles au message évangélique.

Par conséquent, la filière migratoire suivie par les proto-Celtes, tant le long du Danube que le long de la Baltique, a nécessairement eu des répercussions plus ou moins profondes sur leur doctrine originelle (sociale, métaphysique, religieuse et/ou mythologique), si tant est qu'elle ait jamais existé. Au fur et à mesure de leur avancée vers l'Atlantique, ces peuples se sont chargés d'éléments

hétérogènes qui pour être demeurés méconnus n'en sont pas moins discernables dans les grandes lignes de ce qu'est devenue la religion dite druidique. Les envahisseurs, quels qu'ils fussent, n'ont jamais éliminé complètement les populations dont ils faisaient la conquête : tout au plus, ils les ont soumises, et de toute façon, à la faveur de cette assimilation, volontaire ou non, les échanges se sont faits dans les deux sens. Ce serait donc folie pure que de prétendre que le « druidisme » occidental est le reflet fidèle de ce que pouvait être cette religion à son point de départ indo-européen. L'Archéologie et ses sciences annexes sont donc des éléments indispensables pour tenter de définir ce qu'était devenu le « druidisme » au cours des migrations de ceux qui en ont été les premiers propagateurs.

Il importe également de considérer avec attention le contenu de ces trouvailles archéologiques, ainsi peut-on tenter de définir l'évolution d'un système de pensée non seulement social, quotidien même, mais déjà métaphysique et religieux, sachant bien qu'en ces périodes lointaines, il n'y a aucune différence entre le « sacré » et le « profane », l'un n'étant pas vécu sans l'autre.

La quasi-totalité des dépôts archéologiques qui jalonnent les migrations des futurs Celtes consiste en « tombeaux », quelle que soit leur architecture ou leur disposition intérieure, ce qui, de prime abord, suppose une réflexion métaphysique sur la vie et la destinée humaine, et sur les rapports entre le visible et l'invisible. C'est pourquoi les objets déposés dans les tombeaux acquièrent aux yeux du chercheur une incontestable valeur : ils sont les témoignages irréfutables d'une véritable civilisation dont on ignore cependant les formulations verbales aussi bien que les croyances profondes.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'abondance d'objets d'orfèvrerie, tant en pierre, en argent, en cuivre qu'en bronze qu'en or. La première idée qui vient à l'esprit est qu'on ne voulait pas séparer le défunt de ses objets, armes ou ornements divers, qui avaient entouré sa vie et qu'il était donc plongé, dans la mort, dans l'environnement qui était le sien durant son existence. Cette idée semble parfaitement normale et ne souffre aucune contradiction. Mais ce qui est propice à de nombreuses hypothèses, ce sont les symboles ou représentations que peuvent recouvrir ces objets en apparence issus de la vie quotidienne individuelle ou sociale.

Certes, ce sont souvent des objets d'ornementation, de parure. Il semble d'ailleurs qu'à l'origine, ce soient des femmes qui en aient été les détentrices et que c'est au fur et à mesure de l'évolution qu'ils soient devenus des signes, non seulement de richesses, mais de puissance tant politique qu'économique, autrement dit de pouvoir politique. Que faut-il en conclure ? Que probablement ces objets témoignent d'une époque où le rôle social – et religieux – de la femme était plus important qu'il ne l'est dans les périodes les mieux connues, celles qui sont marquées par une influence méditerranéenne nettement plus androcratique que dans les temps passés. On pense évidemment au mythe des Amazones.

Ces objets sont des colliers, des pendentifs et surtout des séries de cercles en or finement travaillés et ciselés, avec un extraordinaire luxe d'élaboration, et, ce qui est très spécifique de l'art celtique, des colliers rigides et torsadés qu'on appelle des *torques*. Il faut y ajouter, dès l'Âge du Bronze, une quantité incroyable de ce qu'on appelle des « lunules », c'est-à-dire des colliers plats, formés d'une feuille d'or et qui évoquent irrésistiblement un clair de lune. On ne peut que supposer que ces objets, même s'ils sont décoratifs, appartiennent à un système métaphysique, sinon magico-religieux, qui s'opposent – et se complètent – les valeurs prêtées à l'astre du jour et à celui de la nuit. Une telle hypothèse est bien sûr renforcée par l'étude des mythes les plus archaïques qui mettent en scène le soleil et la lune, figurations de divinités, et souvent en proie à l'hostilité des forces obscures de la nuit^[16].

L'abondance des armes découvertes dans ces tombeaux s'explique bien entendu par la volonté d'entourer le défunt des marques de puissance que constituent les épées, les poignards et les haches.

Mais, d'une part, il s'agit alors d'un guerrier, ou d'un roi issu de la caste des guerriers, et d'autre part on s'aperçoit que la plupart de ces armes ou n'ont jamais été utilisées, ou n'ont aucune efficacité : ce sont réellement des objets votifs. Il en est de même pour les chars, intacts ou brisés, qui se trouvaient près du défunt : certains sont purement symboliques, et d'ailleurs, comme dans le fameux tombeau de Vix (Côte-d'Or), il s'agissait bien souvent d'une femme qui y était inhumée.

Il y a un grand nombre de « tombes à char », datant du premier Âge du Fer, dans l'espace rhénan et dans l'est de la France. Il faut donc en déduire que ces chars, placés auprès d'un défunt, revêtaient une grande importance. Et certains d'entre eux sont particulièrement riches d'enseignement. C'est le cas du plus connu d'entre eux, le chariot que l'on découvrit à Trundholm, près de Nykjobing, au Danemark, à quelque 300 mètres du bord d'un marécage. C'est incontestablement un objet *cultuel* et une symbiose parfaite de tous les chars votifs qui ont été élaborés depuis l'Âge du Bronze et dont l'usage s'est perpétué tout au cours de la période dite de Hallstatt, ce qui suppose la permanence d'un culte solaire basé sur la croyance que le Soleil est emmené dans sa course céleste, soit sur un bateau, soit sur un char tiré par un ou plusieurs chevaux. Et cette course du Soleil, qui se poursuit pendant la nuit, *quelque part ailleurs*, est aussi à l'image de l'âme humaine s'en allant vers l'Autre Monde.

Ce char de Trundholm, qui a 60 cm de long, supporte un grand disque en bronze d'un diamètre de 25 cm sur une face duquel une feuille d'or plaquée a été conservée, comportant des motifs concentriques insérés dans des spirales. De toute évidence, ce disque représente le soleil qui est entraîné dans une course perpétuelle. Mais quelle est la nature exacte de ce soleil, emblème d'une divinité de la vie et de la mort, en fait d'une divinité suprême ? Si l'on en croit les mythes qui nous sont parvenus ultérieurement, et surtout si l'on en croit la linguistique des peuples celtes et germaniques, le soleil est toujours du genre féminin. Il s'agirait donc, en dernière analyse, d'une *déesse soleil*, ce que confirme la composition d'un autre char cultuel, plus récent, intermédiaire entre l'Âge du Bronze et l'époque de Hallstatt, découvert en Autriche près de Graz, le splendide char de Strettweg.

Cette représentation est parfaitement compréhensible : au milieu du char, se dresse un personnage féminin qui porte de ses deux mains, au-dessus de sa tête, une immense coupe ouverte vers le ciel. Autour tout autour sont des hommes, probablement des prêtres, qui lui rendent hommage en dansant et en agitant des branches. C'est donc l'illustration saisissante, et d'une grande valeur esthétique, d'un culte solennel rendu à une divinité féminine qui, par comparaison avec le char de Trundholm, ne peut être que le Soleil, emblème de l'énergie divine qui anime les êtres et les choses. Et cela fait penser à une tradition archaïque du Japon, concernant la déesse solaire Amateratsu. Or, on sait que le nord du Japon, le pays des *Aïnos*, a conservé des éléments culturels qui s'apparentent de très près aux traditions de la grande steppe nord-asiatique débouchant en Europe du nord et dans les grands espaces de Russie méridionale, donc dans des régions occupées à la fois par les Scythes et par ceux qui allaient devenir les Celtes. On sait par Hérodote et aussi par les quelques tragédies grecques anciennes qui nous sont parvenues que l'Artémis des Grecs n'est en fait que l'image hellénisée d'une antique divinité solaire toute-puissante, celle qu'on a appelée la « Diane scythique » et qu'on peut reconnaître dans les divers récits dramatiques des aventures d'Oreste, d'Iphigénie et des Atrides. Il faut donc admettre que ces chars de l'Âge du Bronze et du premier Âge du Fer sont les premières manifestations connues d'un culte rendu à une divinité féminine de nature solaire^[17].

Ce voyage du char solaire à travers l'espace, aussi bien nocturne que diurne, est doublé par des « navigations ». En effet, sur les pétroglyphes des monuments mégalithiques comme sur les gravures rupestres de Scandinavie, il y a d'innombrables représentations de barques, même très schématiques. De plus, dans les tombes de ces mêmes époques, nombreuses sont les barques votives, parfois en pierre, le plus souvent en or, qui témoignent à la fois d'un grand raffinement artistique et d'une incontestable idéologie religieuse.

Là encore, c'est une navigation du soleil à travers les heures du jour et de la nuit, avec l'idée constante de la *renaissance* de la lumière, et par conséquent la croyance en un éternel recommencement. La navigation du soleil, qui disparaît pendant la nuit dans le vaste et mystérieux océan qui entoure le monde, est aussi la navigation des êtres vivants qui meurent le soir à l'ouest et réapparaissent, lavés de toute souillure, le matin dans les régions orientales de l'univers. C'est donc l'importance que prendra par la suite l'orientation traditionnelle des églises chrétiennes d'architecture traditionnelle, dont le chœur est nécessairement du côté du soleil levant (et non pas, comme on le pense généralement, tourné vers Jérusalem). Et si le Soleil est le symbole de la Vie, il est aussi l'image de cette divinité primordiale qui contribue à la perpétuelle migration des âmes entre les deux mondes, celui du visible et celui de l'invisible.

Ces représentations du char ou du navire solaire semblent liées à un système métaphysique dont les manifestations se sont succédé au cours des millénaires. On en reconnaîtra les lignes essentielles dans tous les récits du haut Moyen Âge irlandais, comme dans la plupart des romans dits de la Table Ronde, qui concernent les errances de l'âme humaine à travers les turbulences de l'existence. Ces turbulences indispensables à la découverte d'un chemin conduisant à la Lumière absolue. Ces objets archéologiques expliquent et justifient pleinement les récits ultérieurs où l'on voit les héros se lancer dans des expéditions terrestres hasardeuses vers des pays inconnus ou des navigations vers l'ailleurs, comme celui de *la Navigation de Bran, fils de Fébal*, vers la Terre des Fées, ou celui, très christianisé, de *la Navigation de saint Brendan à la recherche du Paradis*^[18]. Une bonne partie de la mythologie celtique, même sous sa formulation chrétienne, ne peut véritablement être comprise sans cette référence aux objets découverts dans les sites archéologiques du Néolithique, de l'Âge du Bronze et de l'Âge du Fer, que ce soit dans les tombeaux, que ce soit dans de simples dépôts, dans des puits, dans des caveaux ou dans des lacs, qui sont en fait des offrandes à la divinité, afin de se concilier celle-ci ou de manifester ainsi le lien fondamental qui unit la créature et le créateur, quel qu'il soit.

Au fil des temps, le contenu des dépôts archéologiques ne fait que préciser la situation culturelle qui est celle des divers peuples qui constitueront l'ensemble celtique. Ainsi en est-il du monnayage apparu dès le III^e siècle avant notre ère, du moins sur le continent dit « barbare », et qui, par la forme des choses, se trouve être le plus précieux témoignage qu'on puisse utiliser pour reconstituer une histoire fragmentaire ou incomplète. C'est vers le deuxième millénaire que le numéraire a fait son apparition chez les Hittites, qui s'inspiraient des Babyloniens, avec des formes de lingots estampillés portant mention de leur poids et de leur titre, donc en quelque sorte « officialisés » et sous la garantie d'une autorité politique. C'est de là qu'est partie, d'abord dans le Moyen-Orient, puis dans les cités grecques, la coutume d'étalonner les échanges grâce à des pièces de métal, selon des normes établies d'avance et acceptées par tous. Et, à la fin du IV^e siècle avant notre ère, la Grèce est inondée par un numéraire macédonien.

Or, ce sont ces fameux statères en or dits de Philippe II (le père d'Alexandre le Grand) qui vont servir de modèles à l'expansion du système monétaire à travers toute l'Europe du nord, en particulier chez les peuples qu'on classe désormais sous l'appellation de Celtes. À l'origine, ces monnaies sont incontestablement une imitation assez servile du statère de Philippe de Macédoine : l'avvers représente une tête laurée, celle d'un roi ou d'un chef, le revers, un char, conduit par un aurige, qui est l'emblème de la puissance économique et militaire de celui qui cautionne le monnayage. Car il est évident que l'extension du monnayage est avant tout économique, ayant pour but primitif de faciliter les échanges commerciaux entre groupes sociaux de diverses origines et d'implantation très disparate. Cependant, cette époque, la distinction entre le profane et le sacré n'existe pas, d'autant plus que tout accord, fût-il commercial, repose sur une fiabilité que seuls les dieux peuvent garantir.

La monnaie, sous quelque forme que ce soit, revêt donc une valeur sacrée. Il n'est donc pas

étonnant que les monnaies dites gauloises reflètent, selon les époques et les circonstances, des préoccupations métaphysiques ou religieuses dont les représentations, plus ou moins abstraites et symboliques, sont répercutées dans l'ornementation des objets monétaires. Toute transaction quel qu'elle soit est placée sous le regard et donc sous la garantie des dieux, ce qui fait que le monnayage dépasse de loin l'utilité économique et politique pour acquérir une valeur sacrée.

Mais sur quels critères ? Tout dépend alors du contexte idéologique dans lequel évolue le groupe social considéré. Ainsi, dans l'aire méditerranéenne, où domine un certain matérialisme lié au quotidien, on se contente de reproduire presque fidèlement le modèle proposé par le statère de Philippe II de Macédoine, roi d'un peuple de commerçants. Il en va tout autrement dans les pays au nord des Alpes, donc dans l'Europe barbare, qu'elle soit celtique, germanique ou même slave sur les confins orientaux.

C'est ainsi que, si l'on suit un itinéraire qui va d'est en ouest, on s'éloigne du modèle primitif pour parvenir à une véritable apothéose d'abstraction, notamment chez les peuples de l'île de Bretagne. Peu à peu, le visage représenté sur l'avvers est éclaté, et ne subsistent que des traits essentiels qui dénotent le souci de figurer la signification profonde du personnage et non pas son apparence extérieure. Quant au revers, il devient parfois délirant, du moins pour un esprit qui s'en tiendrait à la rationalité méditerranéenne classique. Or, une analyse en profondeur de ces « aberrations » révèle un langage quelque peu initiatique dont on ne possède malheureusement pas le code. C'est le cas des pièces armoricaines tant en argent qu'en or : le cheval n'est plus que schématisé, l'aurige apparaît comme une tête fantomatique au-dessus d'un animal emporté par un élan furieux, et l'ensemble est entouré de petites têtes coupées suspendues à une sorte de chaînette. D'autres motifs, assez énigmatiques, comme des boules d'où s'échappent des tiges, symbole de la matrice divine originelle, semblent relier ces figurations à d'antiques rituels dont on ignore l'exact déroulement autant que la signification réelle.

Le monnayage gaulois – ou plutôt celtique puisqu'il est réparti sur l'ensemble des pays celtiques hormis l'Irlande – apparaît alors comme un extraordinaire livre d'images, comparables aux fresques aux vitraux et aux bas-reliefs des églises chrétiennes médiévales, qui s'ouvre devant un observateur désireux d'en savoir plus sur les croyances de ces peuples⁽¹⁹⁾.

Ainsi, au lieu d'être simplement des objets permettant une vie économique plus facile et des relations élargies entre les peuples, les monnaies sont en réalité un conglomerat d'informations de différentes natures (mythologiques et métaphysiques) qui n'ont été jusqu'à présent qu'imparfaitement exploitées. Et cela pose d'innombrables questions non encore résolues, notamment à propos de pièces dont l'origine est la Celtique danubienne, certainement les plus archaïques, les plus voisines du modèle macédonien, mais en même temps échappant à toute interprétation qui serait liée à une philosophie ou à l'esthétique du monde hellénique, puis hellénistique.

On se trouve parfois en présence d'étranges représentations symboliques qui ne sont pas aisées à interpréter. « En Bavière, un type a été appelé "coupelle à l'arc-en-ciel" ; on a pensé longtemps que ces petites monnaies avaient des propriétés magiques parce que, trouvées après la pluie, l'arc-en-ciel s'élevait au-dessus d'elles, à l'endroit où il touchait la terre. En médecine populaire, ces monnaies avaient des vertus de guérison et de porte-bonheur. [...] Elles sont bombées et décorées de dragons, de courbe, de serpent, de tête d'oiseau, de torques, de trois globules ou autres ornements abstraits. Tous ces motifs, difficiles à interpréter, lèvent un coin du voile sur ce monde mythologique immense des Celtes⁽²⁰⁾. » Oui, mais de quel monde s'agit-il, et comment faut-il l'interpréter ? Pourquoi ces trois globules à l'intérieur d'un *torque*, à l'exclusion de toute représentation réaliste ?

Il semble que le nombre 3 ait été privilégié chez les Celtes. Les grandes lignes de la tradition druidique ont été transmises au Pays de Galles sous forme de « triades ». Les motifs ornementaux de l'orfèvrerie celtique sont tous plus ou moins construits selon le principe du *triskell*, c'est-à-dire

trois spirales reliées à un centre. Cette représentation n'est pas d'origine celtique, car elle existe depuis des millénaires sur des gravures découvertes en Asie, notamment au Tibet, mais elle a été adoptée et généralisée par les Celtes au point de devenir le symbole même de la tradition celtique repérable depuis l'époque mégalithique sur les pétroglyphes des dolmens et autres sanctuaires sacrés et répercuté ensuite sur les objets ornementaux de la civilisation dite de la Tène (deuxième Âge du Fer) et sur les manuscrits enluminés de l'Irlande nouvellement christianisée. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard si l'un des « logos » les plus fréquemment utilisés en Irlande contemporaine est le *trèfle* du latin *trifolium*, à trois feuilles, que saint Patrick, évangéliste supposé de l'Irlande, brandissait comme emblème de la Trinité chrétienne, démontrant ainsi l'unité d'un *Tout* en trois éléments différents.

Cela met l'accent sur l'importance du *ternaire* chez les Celtes, et donc dans la religion des druides. Car il semble bien que le trèfle, comme le *triskell*, soit la figuration des trois éléments fondamentaux selon la pensée des peuples « barbares » de l'Occident : l'Air, la Terre et l'Eau, le quatrième élément dit classique, le Feu, inexistant en tant que tel (parce qu'instable et mollement ponctuel), n'étant que l'énergie – indispensable – qui transmute les autres éléments séparables et spécifiques. À ce compte le *triskell* pourrait condenser en une seule image la théologie druidique : la totalité est la mise en œuvre, par l'énergie divine, des éléments matériels que sont l'Air, l'Eau et la Terre. C'est donc reconnaître l'importance du monnayage dans la transmission d'une tradition qui remonte au plus lointain des âges et qui débouche sur certains aspects de la civilisation des Celtes, par conséquent de la tradition druidique. Et ce n'est pas seulement par la valeur symbolique des motifs utilisés par les monnayeurs que sort de l'ombre la tradition druidique, mais par profusion d'éléments soi-disant décoratifs qui sont en réalité des rappels de tout ce que cette tradition millénaire enseignait aux jeunes générations.

Et puisqu'il s'agit d'images, il ne faudrait pas oublier certains objets, beaucoup plus récents, mais qui résument parfaitement tout un parcours métaphysique qui n'a jamais été écrit mais qui s'est transmis de génération en génération au gré des contacts des « proto-Celtes » avec leurs voisins de culture et de tradition différentes. Tel est le cas de ce magnifique objet découvert au Danemark, célèbre « Chaudron de Gundestrup », conservé actuellement au musée d'Aarhus, qui peut être considéré comme un condensé essentiel de la spiritualité des peuples celtes en même temps qu'une illustration parfaite de leur mythologie.

Il s'agit d'un chaudron, datant de la fin du 1^{er} siècle ou du début du II^e siècle de notre ère, incontestablement à usage rituel, en argent, dont le fond et les parois extérieures sont greffés de plaques imagées dont la description n'est pas facile, tant les motifs et les scènes, d'ailleurs très voisines, sur un plan esthétique, de l'art des steppes de l'Asie centrale, donc nettement « scythiques », sont assez complexes. Mais, par comparaison avec les légendes mythologiques du Pays de Galles et de l'Irlande, bien que recueillies tardivement, on parvient à décrypter un bon nombre de ces figurations et à les replacer dans une vaste épopée mythologique qui ne nous est malheureusement parvenue que par fragments.

Le personnage le plus important représenté ici est certainement le dieu aux cornes de cerf, en position dite « bouddhique », c'est-à-dire les jambes repliées sous lui, tel qu'il apparaît sur un bas-relief gallo-romain découvert à Reims et que l'on connaît bien sous le nom d'Autel de Reims. Le « dieu cornu » est représenté sur un autre bas-relief, celui de l'Autel des Nautes, conservé au musée de Cluny à Paris ; cette figuration est accompagnée de quelques lettres qui permettent de lui donner un nom, *Kernunnos*. Est-ce un dieu gaulois ? Certainement pas. Il est le vestige d'une religion plus ancienne, remontant aux périodes glaciaires du Paléolithique, religion qui privilégiait le culte du cervidé (en l'occurrence le renne), animal qui constituait l'unique source d'alimentation des groupes.

humains relégués dans des zones froides, arides et sans végétation véritablement nutritive.

Il semble donc que les Celtes aient adopté ce personnage divin surgi du plus profond du passé, qui a continué ainsi à symboliser la survie des ancêtres, puis, par voie de conséquence, la richesse économique et alimentaire d'un groupe social déterminé. Et ce « dieu cornu » sera le modèle, au cours du Moyen Âge, de toutes les représentations populaires et « folkloriques » du diable^[21].

Mais le Chaudron de Gundestrup contient bien d'autres informations sur la mythologie des Celtes. Non seulement y figurent le « dieu cornu » auquel on a donné le nom de Kernunnos, mais également le « dieu à la roue^[22] », le « dieu au maillet^[23] », la « déesse aux oiseaux^[24] », le « serpent à tête de bélier^[25] » et bien d'autres motifs qui ne s'expliquent guère que par une minutieuse comparaison avec les récits ultérieurs conservés dans la tradition irlandaise et galloise du haut Moyen Âge^[26].

Il y a enfin une scène très étrange qui mérite qu'on s'y attarde. Il s'agit d'une plaque imagée située à l'intérieur du chaudron. Au centre est couché un arbre, horizontalement, mais qui ne va pas jusqu'aux extrémités, ni à gauche, ni à droite. À droite, sur toute la surface de la plaque, trois hommes soufflent dans de grandes trompes auxquelles on a donné le nom de *carnyx*. Sur le plan inférieur, c'est-à-dire sous l'arbre, six guerriers, l'épée levée et portant un long bouclier, marchent de droite à gauche (sens maléfique), poussés, semble-t-il, par un septième guerrier sans bouclier mais portant son épée sur l'épaule, et dont le casque est surmonté d'un sanglier. Et ces guerriers se heurtent à un animal bondissant qui leur fait face de façon nettement agressive.

À gauche, sur toute la surface, un immense personnage coiffé d'un bonnet qui se prolonge par une natte plonge un homme la tête en bas dans une sorte de chaudron. Sur le plan supérieur, s'en vont vers la droite (sens bénéfique) quatre cavaliers munis d'une lance et dont le casque est surmonté d'un oiseau. Sans aucun doute s'agit-il d'un rituel de régénération ou de renaissance, et l'on a comparé cette représentation d'une description faite par un scholiaste de Lucain à propos du culte de Teutatius (ou Toutatis), qui consistait à étouffer un homme dans un chaudron. On a parlé à ce propos du fameux « chaudron de résurrection » qui apparaît dans plusieurs récits irlandais et gallois, et qui serait le prototype du « saint » Graal de la *Quête* médiévale. Quoi qu'il en soit à propos de la signification profonde de cette scène, tous les archéologues sont d'accord pour y voir une procession de défunts qui une divinité inconnue mais toute-puissante redonne la vie.

Avec ses plaques imagées, le Chaudron de Gundestrup est donc infiniment précieux pour l'étude des antiques croyances des Celtes, et cela met en évidence le rôle essentiel que jouent l'archéologie et ses disciplines annexes dans l'étude de la tradition de nos ancêtres, car elles constituent, si on en fait un bon usage, des éléments d'information incontestables, et de plus d'origine réellement celtique.

2. Les récits historiques

Car les peuples dits celtes n'ont jamais écrit eux-mêmes leur Histoire, c'est un fait acquis indéniable, du moins jusqu'à la christianisation et à l'utilisation de la langue latine (ou grecque pour la partie orientale de l'Empire romain). Il est donc obligatoire de recourir à des textes historiques rédigés par leurs voisins, en l'occurrence les Grecs et les Romains qui, eux, n'étant pas sous le coup d'interdits religieux ou culturels, utilisaient l'écriture pour raconter ce qu'ils voyaient autour d'eux. Mais ce qu'ont vu et transmis les Grecs et les Romains n'est en définitive qu'une vague approche d'une réalité historique. Certes, cela vaut mieux que rien, mais cela demeure fragmentaire et bien souvent *faux* par suite de l'incompréhension de certains témoins vis-à-vis d'une mentalité qui leur était totalement étrangère. Et, de plus, ce n'est que vers l'an 500 avant notre ère que les Celtes apparaissent dans l'Histoire écrite, ce qui ne facilite guère la connaissance profonde de ce qu'a pu être le « druidisme » primitif.

D'ailleurs, dans le foisonnement des récits issus de l'Antiquité gréco-romaine, du moins parmi ceux qui nous sont parvenus, il y a très peu de textes concernant la religion des Celtes, celle-ci étant considérée comme une série de spéculations aberrantes pour certains auteurs, imbus de philosophie grecque rationaliste, ou, d'une manière générale, comme quelque chose de complètement incompréhensible parce que complètement étranger à la logique méditerranéenne.

Tel est le cas du philosophe Aristote qui, après avoir rapporté ce qu'on dit des Celtes « qui n'ont pas craignent pas les flots déchaînés » (*Éthique à Nicomaque*, VIII, 7), ne comprend pas l'attitude de ces pauvres fous de Celtes « qui prennent les armes pour marcher contre les flots » (*Éthique à Eudème*, III, 1). Il s'agit d'un rituel de conjuration que signale également le géographe Strabon (VII, 2) rapportant les témoignages d'historiens selon lesquels les Celtes « menacent et repoussent de leurs armes le flot qui monte ».

De même, le naturaliste Pline l'Ancien, qui décrit un autre rituel, n'en comprend pas le sens symbolique : « Il y a une espèce d'œuf [...] en grand renom dans les Gaules. En été, d'innombrables serpents enroulés et mêlant leurs baves et les sécrétions de leurs corps se rassemblent en une étreinte harmonieuse et cela produit ce qu'on appelle un œuf de serpent. Les druides disent que cet œuf est projeté en l'air par les sifflements et qu'il convient de le recueillir dans une saie avant qu'il ne touche terre. Le ravisseur doit s'enfuir à cheval, car il est poursuivi par les serpents jusqu'à ce que ceux-ci soient arrêtés par un cours d'eau. On reconnaît cet œuf à ce qu'il flotte contre le courant, même s'il est attaché à de l'or. [...] J'ai vu cet œuf, de la grosseur d'une pomme moyenne ronde, à la croûte cartilagineuse comme les nombreux bras d'un poulpe » (*Histoire naturelle*, XXIX, 52). Tout cela est bien confus, mais grâce à des découvertes archéologiques récentes dans des tombeaux ou des endroits sacrés, on sait maintenant que cet « œuf de serpent » est tout simplement un oursin fossile, et que celui-ci était, pour les druides, le symbole de l'œuf cosmique bien connu de diverses traditions cosmologiques.

Un autre exemple d'incompréhension est constitué par le célèbre passage de Tite-Live (XXIII, 2) qui s'étend complaisamment sur le sort du consul Postumius et de sa légion, anéantie parce que les Gaulois avaient coupé les arbres et la forêt que longeaient les Romains et qu'ils avaient renversés sous eux à leur passage. Tout le récit de Tite-Live est présenté comme un épisode historique réel daté avec précision. Or, de nombreux textes irlandais et gallois le prouvent : il s'agit d'un mythe, celui de la « guerre végétale », qui recouvre une connaissance traditionnelle d'une mystérieuse énergie intermédiaire liée à l'arbre et au végétal d'une façon générale. Il est vrai que la tendance des Romains, qui sont avant tout des rationalistes, est d'historiciser les faits rapportés d'un lointain passé sans prendre

peine d'en vérifier l'authenticité.

On pourrait en dire autant de la fameuse « prise de Delphes » par les Gaulois du chef Brennus, au III^e siècle avant notre ère. S'il est exact que des tribus gauloises se sont aventurées dans les Balkans, on n'a jamais pu établir la réalité du pillage du sanctuaire de Delphes. En effet, on connaît cette « histoire » par les récits des Grecs Pausanias et Diodore de Sicile, ainsi que des Romains Justin et Cicéron, mais ce qui est surprenant, c'est que le texte de Pausanias, qui sert de base, est un démarquage complet d'un récit d'Hérodote concernant une expédition des Perses à Delphes. Il y a donc de quoi rêver, d'autant plus que cette confusion – volontaire ou non – a contribué à développer la légende de l'Or *maudit* de Delphes qui se serait retrouvé ensuite à Toulouse, chez les peuples des Volques Tectosages, et aurait alors causé le malheur du consul romain Caepius.

Il y a cependant des informations concernant les druides eux-mêmes. D'après les historiens, ou les « historiographes » de l'Antiquité classique, nous savons que les druides étaient à la fois des prêtres, des philosophes, des « mages », des prophètes, des médecins, des enseignants, mais aussi des conseillers politiques d'une extrême importance. César, qui, quoi qu'on puisse penser de ses interprétations *pro domo*, demeure l'un de nos meilleurs informateurs quant à la société gauloise qu'il connaissait bien pour l'avoir fréquentée – et fait espionner ! –, est formel sur ce point : la classe druidique est la classe dirigeante, supérieure à celle des guerriers, et donc supérieure à la caste royale, comme en témoigne la coutume irlandaise du haut Moyen Âge selon laquelle, dans une assemblée, un guerrier ne peut parler avant le roi, celui-ci ne peut pas prendre la parole avant le druide. Tous les témoignages concordent pour faire du druide le dépositaire de la *Connaissance*, ce qui est conforme à l'étymologie de son nom, « très voyant » ou « très savant ». On sait également, par César, que les druides « enseignaient les jeunes gens » de n'importe quelle classe sociale dans des sortes de collèges et que les études, toutes basées sur l'oralité, duraient une vingtaine d'années. Au cours de cette « scolarité », les disciples apprenaient *par cœur*, sous forme de vers, l'essentiel de la tradition. Mais il arrivait bien souvent que ces disciples « lâchent » leurs études en cours de route : seuls demeuraient ceux qui se révélaient les plus doués et les plus endurants. Et le Romain Cicéron d'affirmer très haut son admiration pour le druide éduen Diviciacos, qu'il avait reçu chez lui, avec qui il avait longuement conversé, à propos de ses connaissances sur le monde visible (les sciences de la nature) et sur le monde invisible (les spéculations intellectuelles et métaphysiques). D'ailleurs, nombreux sont les auteurs grecs et latins à avoir émis l'idée que l'enseignement des druides était sinon identique ou du moins analogue à celui de Pythagore, ce qui constituait alors une référence indiscutable.

Mais si l'Histoire nous renseigne assez précisément sur le rôle social du druide, il n'en est pas de même en ce qui concerne la doctrine et les rituels de la religion dont il est le pivot. Il n'y a que de brèves allusions à cette doctrine. Ce qui apparaît le plus clairement, c'est la croyance en l'immortalité de l'âme (ce qui choquait les Grecs et les Romains de l'époque classique) et dans la survie de celle-ci dans un autre corps, pour ne pas dire dans un autre monde^[27]. Ce qui expliquerait d'ailleurs assez bien la facilité avec laquelle les Celtes dits païens, notamment les Irlandais, se sont convertis au christianisme^[28]. Et d'autres allusions permettent de penser qu'en définitive la croyance druidique était centrée autour du concept d'un dieu unique, inconnaissable, incommunicable et innommable, mais représenté concrètement sous ses diverses fonctionnalités par des êtres divins ou supposés tels. Et surtout, il semble que ce dieu absolu – et abscons – ne pouvait être honoré que dans un milieu naturel, au milieu des forêts, dans des clairières sacrées, le *nemeton*, lieu symbolique où s'élaboraient les délicates fusions entre le visible et l'invisible, entre les forces cosmiques et les forces telluriques.

Car on ne peut douter une seule seconde du caractère spiritualiste de la religion des druides. Si les affirmations de César (VI, 14) demeurent quelque peu ambiguës quand il dit que, selon les druides, « les âmes ne périssent point mais passent après la mort d'un corps dans un autre », Lucain, dans son

- [**read The Cyclist's Training Manual: Fitness and Skills for Every Rider**](#)
- [click Cuba in Splinters: Eleven Stories From the New Cuba](#)
- [The Killing Club \(DS Heckenburg, Book 3\) here](#)
- [download Blood's a Rover \(Underworld USA, Book 3\) pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [read Bold: A Cookbook of Big Flavors for free](#)
- [read Contemporary Poetry and Contemporary Science](#)

- <http://jaythebody.com/freebooks/The-Cyclist-s-Training-Manual--Fitness-and-Skills-for-Every-Rider.pdf>
- <http://www.celebritychat.in/?ebooks/Why-Does-Asparagus-Make-Your-Pee-Smell---Fascinating-Food-Trivia-Explained-with-Science.pdf>
- <http://wind-in-herleshausen.de/?freebooks/Punishment-for-Sale.pdf>
- <http://ramazotti.ru/library/Sweet-Tooth--The-Bittersweet-History-of-Candy.pdf>
- <http://conexdx.com/library/Necropolis-Rising.pdf>
- <http://patrickvincitore.com/?ebooks/Kinder-Than-Solitude.pdf>